

Opéra vu à la télé. Verdi: Rigoletto (Dresde, 2008) Arte, samedi 21 juin 2008. Damrau, Florez, Luisi...

Opéra

Vu à la télé

Giuseppe Verdi: Rigoletto

Arte, samedi 21 juin 2008

En tête d'affiche, le ténor péruvien à l'aigu fluide et fruité, au style élégant sans appui (Tonio de La Fille du Régiment, Ernesto de Don Pasquale de Donizetti, mais aussi incontestable Almaviva du Barbier de Séville de Rossini...), Juan Diego Florez, mais aussi la soprano colorature Diana Damrau, actrice autant que cantatrice vive et engagée sur la scène. A Dresde, après Lima, le ténor « ose » le Duc de Mantoue du [Rigoletto de Verdi](#).

Les fines bouches, pseudo spécialistes, grimaceront: l'agilité et l'aisance vocale ne font pas tout, il faut aussi le tempérament. Evidemment dès qu'il est dans l'arrière scène, Florez est couvert par l'orchestre: la puissance n'est pas sa première qualité. D'autant que le ténor se ménage et ne donne pas les suraigus tenus qu'on espérait... mais le style, l'aplomb séduisent: le

chanteur

incarne bien l'ardeur juvénile et libidineuse du rôle, un être porté

par son désir et son besoin continu de jouissance... Entre ses bras, la

trop romantique Gilda, brûle et se consume, victime immolée sur l'autel

de la jouissance, la jeune femme perd tout, sacrifie tout , y compris

sa vie... telle est la malédiction qui s'abat sur le père, le bouffon

de la Cour ducale, Rigoletto, lequel perd ainsi ce qu'il a de plus

cher. En Gilda, Diana Damrau offre son angélisme fiévreux: elle désigne

l'héroïne romantique par excellence, avec une implication louable (son

« Caro nome » est juste, émotionnel et d'une musicalité parfaite). Dans le

rôle titre, Željko Lučić campe un amuseur critique cynique et amer, un

Rigoletto, plien de rancœur et d'impuissance, cachant sa fille comme

il peut, sans pourtant réussir à la préserver des mondanités corruptrices... le métier est indiscutable, sans heurts ni failles. Du

tableau fantastique et tragique qui voit l'assassinat de la pauvre

amoureuse, retenons surtout l'impeccable jeune basse Georg Zeppenfeld:

carrure, ampleur et caractère, son Sparafucile a bien la mine terrifiante d'un tueur à gages, sans état d'âme, froid et efficace.

Dans la fosse, Fabio Luisi, depuis le décès de Sinopoli, chef de la

phalange dresdoise, insuffle nerf et drame à la partition verdienne,

accentuant les contrastes de caractère, la violence et la sauvagerie de l'opéra que la mise en scène de Nikolaus Lehnhoff, renforce davantage.

On sait quel lecteur fidèle de Wagner est le metteur en scène (Parsifal entre autres). Fidèle à sa manière, entre expressionnisme et synthèse, Lehnhoff souligne la laideur de la Cour (dans le premier tableau, foyer d'un bestiaire à la fois fantastique et surréaliste, érotique et sadique, à la Leonor Fini), l'innocence violée de Gilda (la tâche de sang sur robe, pauvre et dérisoire victime dans l'océan des turpitudes humaines), l'ivresse immorale du Duc aiguillonné par son désir, la paternité lyrique et doloriste de Rigoletto. Le regard est vif, affûté, mordant, aigre, amer, désillusionné... comme le rire de Rigoletto.

Production prenante.

❌ **Giuseppe Verdi (1813-1901): Rigoletto.** Opéra en 3 actes sur un livret de Francesco Maria Piave, d'après Le roi s'amuse de Victor Hugo (1832). Créé à Venise, le 11 mars 1851.

Rigoletto : Željko Lučić. Gilda : Diana Damrau. Le Duc de Mantoue : Juan Diego Florez. Sparafucile : Georg Zeppenfeld. Maddalena : Sofi Lorentzen. Giovanna : Angela Liebold. Contessa Ceprano : Kyung-Hae Kang. Conte Monterone : Matthias Henneberg. Matteo Borsa : Oliver Ringelhahn. Marullo : Christoph Pohl. Conte Ceprano : Sangmin Lee. il Paggio : Lin Lin Fan. Chœur de l'Opéra de Dresde (chef de chœur : Ulrich Paetzold). Sächsische Staatskapelle Dresden. Fabio Luisi, direction. Mise en scène : Nikolaus Lehnhoff.

Décors : Raimund Bauer. Costumes : Bettina Walter. Lumières :
Paul Pyant. Chorégraphie : Daniel Dooner.